

DOMINIQUE VIART

Voies mutilées

Ce petit travail de peu d'haleine son enclos sans
alcool ni venin ce peu de pages mémoire embrumée
d'autres mémoires quand, des fissures longues de cette terre,
s'émeut un pays dont le nom m'est ivresse ce peu de
mots, graves et durs pour dessiner des parcelles, exténuent
mes encres asséchées

vents de mon pays froids, nuages irisés en fuite de lumière
défunte cet arbre, échancrure qui s'agite aux notes
noires d'un autre piano — et cet enfant, qui crie là-haut
comme un bois qui pleure, nul drame sous les voix de
femmes — et là, des pierres se font esplanades pour attendre
des sacrifices à venir au bord de la nuit.

accent noir loin d'un saxophone aveugle plainte — en nuit
de chienne solitaire je vois des pierres sèches les ruines de
mon pays en murets malhabiles — unique et son rythme lent
long gonflé la marche tronquée gonflées aussi les joues
épaisses à l'embouchure du cuivre qui s'éveille quand s'es-
souffle une voix rauque et s'endort: le silence une lame entre
les chairs ébréchées.

lampe à huile sur cuir rouge et des flots de bière ambrée
brune ou noire, lui assis dans sa douleur ce jazz ancien
comme la dure excroissance d'une vieille cicatrice — je me
souviens — l'incursion de ma main sur ce bois profond
comme à la surface des mémoires ton dos marqué d'un
fer ton enfance corrigée ta silhouette malhabile et toi au-
jourd'hui disparus lui courbé sur son passé devenir
l'autre de l'absence celui qui reste la lampe seule
allumée dans la nuit dans le noir de la nuit lui dans la
rue dehors noué à son sommeil et la perverse morsure d'un
temps clair sonné aux horloges du désir.

je voudrais rire encore aucun texte un jour n'aurait
pu clore cette paupière levée sur d'autres tortures devenir
l'évanouissement de la mer sans autre espoir que le sel oublié
d'une écume aux rives du voyage et puis lentement un
linceul dans le blanc de la nuit déchire les accents de sa
plainte un jazz toujours s'éraille en lui crie ou pleure c'est
pareil un chant porte-faix des douleurs douteuses noires
brunes ou ambrées luit dès que l'huile des lampes s'est
épuisée.

comme effondrée émoussée à sa fenêtre dans la chute
étroite de la lumière cette femme — au fond des labours
éclate la rumeur d'une graine guerrière — comme en ports,
aux vitrines, il devient dur, dur, d'échapper aux regards!
frissonnante à peine de l'air qui tend sa peau, crispant la fleur
du sein découvert un désarroi saumâtre, venin des aubes
floues

j'ai dans la tête des bruits de bombes et ces yeux dont une
lame allonge l'amande sanguinolente mourir devant
une toile me disait-elle — peintre prostituée, suivant la
rougeur du soleil blessé de grues portuaires — son pinceau
comme un poignard et son rideau de faux velours pour tout
bivouac

son attente fade au ruisseau les pavés luisants de sel
et de vent ennoblis de ruines futures ne plus marcher,

immobile, ni taire le silence profane de cette veille ultime — du fond des labours monte l'odeur, la couleur calcinée des cadavres qui nous viennent et nous ressemblent.

Obscurcissement peu à peu de rougeurs éparses — le ciel se vide de sa lumière — pâleurs de nuit à venir sur sa peau. Elle doutait de son passage, doutait d'elle, doutait de son doute même devant la fixité livide de ce regard mort. Des fibres de clarté pluchent encore un ciel fatigué — et sa fatigue à elle plissait creusait son visage. Sous l'eau de ses yeux naissait un marécage — non de pluie, elle avait fini de pleurer, mais de boue mais de suie, noirâtre sous l'œil délavé.

L'homme couché ne semblait pas dormir peu à peu effacé de sa nuit — et de cette brume que la vie devient quand tout se désempare. L'homme couché ne semblait plus mourir dans ce vertige déjà trop figé. Et la nuit les emportait lentement, le soir avait fini de prendre sa couleur de mouroir lorsqu'elle s'abattit sur lui, le corps en travers du corps comme un calvaire un peu mou. Le sang aussi devenait noir de cette absence de lumière et c'est à peine si la lame de rasoir tachait les ténèbres d'un éclat.

Comme ce temps qui nous manque éperdument marque son feu d'une lassitude cernée d'alentours voraces, comme cette nuit qui ne vient pas et vient presque trop souvent d'un infime perceptible coup sur un frein inépuisable, je m'éveille un soir de pleine dune au sable coulé de mon soupir. Et cette fermeté de peau — de muscle — cette élongation comme un ouvrage à lisser dans vergogne — ou sans répit — laissant ouvertes des voies détournées. Mon pas qui élève maladroit une probabilité de nécessaire sillage. Nos vagues ont ceci d'apaisant et d'inquiétant à la fois qu'elles surmontent les vagues et ne laissent de cette nuit qu'un sel d'embruns provisoire.

Nous aurons le temps de retourner cette pierre à peine posée sur l'orage, mais sa mousse sans effort poursuit une danse macabre, trop finement détachée d'un séjour ineffable; nous n'aurons que trop ce temps à loisir tranchant d'évaluer l'aube de nos promesses au mètre des vertus accessoires. L'heure prend parfois des couleurs d'auge au rebours des placards. Sans doute ici quelque chose disparaît-il de notre connaissance outragée, travaillée en ancien labours, mais que connaître des latences qui s'émeuvent de leur mort si ce n'est que leur réalité nous lacère un peu plus à chaque détour?

dans ce silence des morts déjà sur ton drap meurtri de cette mort qui vient et qui ne vient pas dans cette nuit où ton fils s'est senti perdre le lien désormais unique qui lui donnait un pan de notre histoire commune, tu ouvrais les yeux sur un vide à venir main abandonnée — à la michel-ange, mais sans église, dans l'immobilité presque parfaite d'une fresque lointaine — sur le temps dont l'écoulement mesure tes derniers soupirs, un peu trop lassés déjà. Tu mâchais sans le vouloir vraiment un peu de ce silence opaque et ton fils essayait à ton insu d'avaler quelque chose comme des larmes comme de l'eau épaisse et trouble comme une eau fébrile et son dépôt amassé sur les parois de la gorge son dépôt d'angoisse sans recours. Il ne fallait pas qu'avant toi le temps ne s'arrête, de tes doigts fatigués palpant l'air au-delà — en deçà — de toute parole possible, disparue elle aussi avec cet agrégat de cellules fourbes enlevées en vain, il ne fallait pas que l'heure cesse son mouvement exténué mais dans l'œil de ton fils tu lisais l'incompréhension désespérée de tes signes obscurs. À peine usais-tu ta dernière force à écrire, à griffonner ce papier d'un trait plus fatigué encore que ton corps rongé réduit flétri meurtri —

Je ne sais quel fut ton dernier regard la montre enfin remontée le temps reparti pour d'autres éternités, je ne sais que les pleurs de mon père à ta mort silencieuse.

Dominique Viart

Dominique Viart est né en 1958 à Saint Maur des Fossés. Il vit à Lille. Il a principalement publié *Grimaces et grimoires*, éd. Jeanne d'Arc, Le Puy, 1979; *L'Écriture seconde, pratique poétique de Jacques Dupin*, éd. Galilée, 1982; «Fragments boréens», revue *Schema*, Milan, octobre 1989. Il a traduit deux poètes italiens: Carlo Alessandro, *Cabier des paroles non dites*, édité en édition bilingue aux éd. Rebellato, Torre di Mosto, 1986 et Franco Manzoni, *Padania*, éd. du Centro Edizioni d'Arte, Milan, 1990. En cours, un ouvrage sur *L'Imaginaire des signes dans le roman contemporain*.